

LA CHAPELLE SAINT-JEAN À SAINT-JEAN-DU-FALGA : UN MONUMENT MÉCONNU

Daniel Pédoussat



Elévation sud-est de l'église avec son portail d'entrée. Photographie de Daniel Pédoussat.

Située à l'écart des habitations et des activités commerciales et artisanales, la chapelle Saint-Jean de Saint-Jean-du-Falga se dresse tout près de l'Ariège, dans le cimetière communal. Église paroissiale jusqu'en 1890, fermée au public en 1926, elle a été longtemps abandonnée et servait il y a peu d'entrepôt municipal. Ce n'est plus le cas aujourd'hui ; elle a été dégagée et est ouverte au public pour des visites guidées.

Si la perte récente de sa parure de cyprès lui a enlevé une grande partie de son charme, elle n'en reste pas moins digne du plus grand intérêt tant par son histoire mouvementée que pour son architecture originale mais aussi pour le superbe décor peint que recèle son chœur. C'est également l'un des plus anciens édifices religieux de notre département¹.

Heurs et malheurs d'une église rurale

Nous pensons qu'il faut, dès le début, rappeler que, jusqu'en 1790, Saint-Jean-du-Falga était rattaché à Pamiers territorialement, administrativement et religieusement et vivait donc sous la domination de la grande ville voisine². C'est en 1790 que les habitants ont demandé à se séparer de Pamiers pour constituer une commune autonome, ce qui leur a été accordé. On peut donc dire que Saint-Jean a fait sécession. Le 15 avril 1791, les limites territoriales sont fixées. Un procès-verbal est signé par Jalabert, maire de Saint-Jean, et par Larroire, officier municipal de Pamiers. Il est précisé que les deux communes restent toujours « unies d'amitié, de fraternité et de patriotisme ».

Cette volonté d'émancipation s'appuyait sur le fait que, depuis le Moyen Âge, il existait une paroisse de Saint-Jean-du-Falga qui dépendait directement, comme d'autres églises du diocèse de Pamiers, du chapitre de la cathédrale de cette ville. C'est une paroisse de petite taille et de faible revenu puisqu'au XVII^e siècle, le prieuré de Saint-Jean augmenté de celui de Bénagues ne rapportait à son titulaire - le chanoine « infirmier » - que la somme de 500 livres ; c'était peu en comparaison des 2 400 livres que rapportaient Bonnac, Bézac et Villeneuve réunis. Quant au curé de Saint-Jean, il ne recevait que la portion congrue, c'est-à-dire peu de chose. C'est donc du cadre religieux qu'est issue la commune de Saint-Jean ; raconter l'histoire de son église, c'est, en grande partie, raconter l'histoire de ce territoire dans son entier.

Des origines incertaines

On n'a trouvé aucun document écrit sur la date de construction ni sur celle de la consécration. Henri Pradalier, dans une étude sur l'ancienne église de Cailloupe

¹ En préambule, nous tenons à remercier chaleureusement Danielle Neirinck, présidente de la Société Historique et Archéologique de Pamiers et de la Basse-Ariège, et Andrée Torrès, archiviste de la commune de Pamiers, pour leur aide précieuse.

² François Baby, Yvette Bénézech-Loubet, Louis Claeys, André Denjean, Michel Détraz, Henri Lafont, Guy Leclercq, André Nouziès, Daniel Pédoussat et Michel Sébastien, *Histoire de Pamiers. Pamiers, Syndicat d'initiatives, 1981, 632 p.*

à Pamiers³, consacre quelques lignes à Saint-Jean-du-Falga ; il compare les deux édifices, souligne les traits qui les rapprochent et établit pour les deux la même chronologie. Pour lui, ces deux églises dateraient du X^e siècle, c'est-à-dire de l'époque pré-romane, par la présence de murs minces et hauts, d'une charpente et de fenêtres à linteau échancré. En fait, aucun texte ne permet d'étayer cette thèse. Et, comme il a été démontré depuis quelques années que l'église de Cailloupe a été bâtie au début du XII^e siècle, on peut penser qu'il en a été de même pour celle de Saint-Jean. L'édifice que nous avons sous les yeux ne doit pas avoir beaucoup de points communs avec celui des origines, tant il y a eu de transformations dans le chevet, dans les murs et dans la toiture, comme nous le verrons plus loin. Il s'agit probablement d'une église romane.

Ce qui est attesté par les archives de Pamiers, c'est qu'il existe ici au XII^e siècle une église appelée Sant-Joan-del-Vernet. « Vernet », « Verniolle », « Vernière »... des toponymes occitans dérivant du « vernhe » ou « vern », c'est-à-dire « l'aulne ». Au début du XIV^e siècle, elle a changé de nom et est alors appelée Sant-Sernin-del-Vernet. « Sernin » est la forme occitane de « Saturnin », célèbre apôtre du Languedoc, premier évêque de Toulouse, martyrisé en 250 par les Romains ; il mourut attaché à la queue d'un taureau furieux. Ce saint était très populaire dans tout le Midi. Plus tard, sans que l'on sache vraiment à quelle date précise, Joan l'emporte définitivement sur Sernin, mais la chapelle prend le nom de Sant-Joan-del-Falgar (« lo falgar », c'est « la fougère », la fougère devant être très présente sur ce territoire dans ces années-là). Dernier changement : le passage de l'occitan au français. Sur la carte du diocèse de Pamiers établie pour Mgr de Verthamon, carte qui date du début du XVIII^e siècle, le nom est en français, Saint-Jean-du-Falga, ce qui est confirmé par la fameuse carte de Cassini et par le premier plan de la commune qui date de 1790. C'est le nom que nous lui connaissons aujourd'hui, nom qui mélange avec bonheur le français et l'occitan.

Une histoire tourmentée

Entre le XII^e siècle, date probable de sa fondation, et le XVI^e siècle, nos sources sont très rares, sauf pour les changements de noms. Par contre, à partir du XVI^e siècle, les documents abondent⁴. Notre région connaît alors les terribles épreuves de la guerre civile, « les guerres de Religion ». Comme presque toutes les églises autour de Pamiers, Sant-Joan (Saint-Jean ?) est ruinée par les protestants ; pendant l'hiver 1562-1563, ils dévastent les récoltes et pillent l'église, proie facile puisque située en rase campagne et sans système défensif ; pillage en règle des ornements, bris de statues, destruction partielle des murs, sans doute de façon moins radicale que pour les églises de Pamiers qui sont alors démolies sauf les clochers, l'essentiel étant, pour les « réformés », que l'on ne puisse plus célébrer le culte. Le même sort funeste est réservé au Mas Vieux de Cailloupe.

3 Henri Pradalier, « Les restes de la première abbaye Saint-Antonin de Pamiers ». In : *Pyrénées ariégeoises*. Foix, Société ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts, CNRS, 1983, p. 63-81.

4 A. D. A. Série G.

Bien sûr, on ne peut alors imaginer une vie sans église. Mais, avant de rebâtir, il faut attendre que la sécurité revienne et que les protestants ne soient plus maîtres de Pamiers – ce qui est fait en 1628 –, mais aussi que les fonds nécessaires soient réunis. Ce ne sera pas chose facile. Une fois cette dernière condition remplie, de grands travaux sont entrepris, qui vont embellir et transformer l'édifice :

En 1657 ou 1697 (la date est illisible), le chœur est décoré dans sa totalité par des peintures murales et, fait exceptionnel, ce décor est signé par son auteur : « Fait par Jean Soum, peintre de Verdun en Foix ».

Le 10 janvier 1728, un vaste programme de travaux est décidé sur les berges de l'Ariège en amont de l'église car, lors des fortes précipitations conjuguées à la fonte des neiges, elle est sous la menace d'inondations dangereuses.

En août 1750, une grande inondation détruit le pont sur l'Ariège à Pamiers et dégrade très fortement la route de Pamiers à Foix. Cette route, l'actuelle route de Pamiers à Bénagues, passait à quelques dizaines de mètres de l'église de Saint-Jean, filait vers le sud sous les maisons du hameau de Joucla et retrouvait la terrasse moyenne de l'Ariège au sud de ce hameau. Il fut donc décidé de tracer une nouvelle route passant près de Rauily, de Boufillou et traversant Joucla ; c'est la grande route que nous connaissons aujourd'hui.

En 1761, on décide de construire dans l'église une tribune en bois car « l'église est trop petite pour accueillir le nombre de paroissiens du lieu » ; l'adjudication est passée pour la somme de 118 livres 10 sols 6 deniers.

En 1770, on refait les boiseries intérieures car, peut-on lire, « elles sont pourries à cause de l'humidité » !

1776 est une année majeure pour l'édifice qui est transformé dans ses parties hautes et dans son chevet. En effet, on décide de mettre en place un toit à deux pentes, plus facile à entretenir, sur toute la bâtisse, y compris sur le chevet dont les murs sont surélevés au-dessus des contreforts, faisant disparaître ainsi de la vue les culs-de-four de l'abside et des absidioles, demi-coupoles bien visibles à l'intérieur, transformation qui a rendu ce chevet si original. De plus, les murs extérieurs en galets sont couverts d'un crépi imitant la pierre (la date est gravée sur le mur sud). Enfin, on érige un clocheton à l'ouest ; il est aujourd'hui bien ruiné.

En 1783, les vitres sont réparées.



Date portée sur le mur gouttereau sud. Photographie de Daniel Pédoussat.

On aurait pu penser, qu'après ces décennies de travaux, l'édifice franchirait les années sans souci. Il n'en a rien été. En effet, pendant tout le XIX^e siècle, l'entretien de l'église est, pour les municipalités successives, une source de tracasseries, les registres municipaux⁵ relatant au fil des pages la litanie de problèmes récurrents qu'il serait fastidieux de citer dans leur totalité et dont le terme sera le remplacement de l'église, puis sa fermeture.

Une lente agonie

1814 : « l'église est dans le plus grand dénuement pour les ornements du culte ».

1818 : la commune vote une imposition exceptionnelle pour réparer l'église ; on répare aussi le presbytère.

1825 : une demande d'aide financière est faite par la fabrique⁶ auprès de la commune pour que « le service divin puisse se faire avec décence » ; on peut alors acheter des chasubles et un pluvial.

1855 : il y a un « besoin urgent d'agrandir et d'assainir l'église paroissiale ou, mieux, d'en bâtir une nouvelle dans un lieu plus central ». C'est la première fois que l'idée d'abandonner cette église est émise avec autant de netteté ; ce ne sera pas la dernière.

1859 : l'idée de bâtir une nouvelle église faisant son chemin, on commence à mettre de l'argent de côté.

Mais la bataille n'est pas gagnée ! La population se déchire : les défenseurs de l'église affirment qu'« elle est située sur un emplacement agréable sous tous rapports, qu'elle peut être facilement agrandie et rendue à la dignité du culte » alors que la fabrique veut une nouvelle église ; riche de 11 000 francs, elle refuse de faire des travaux pourtant nécessaires et laisse le bâtiment se dégrader.

1875 : année terrible ! Le conseil municipal décide le déplacement ; le curé de la paroisse propose de donner un terrain à la commune gratuitement, à la condition qu'une messe de requiem soit chantée à sa mémoire chaque année ! Mais le maire, Dominique Seigneuric, s'oppose farouchement au déplacement. Seul un appel direct au peuple peut résoudre la crise. Consultés, les fidèles se prononcent contre le déplacement. Ce vote ne fait que retarder le transfert qui semble inévitable.

Il faut attendre le 28 février 1884 pour qu'une décision définitive soit prise par le conseil municipal. Que nous dit le procès-verbal ? « Attendu que nous n'avons pour église paroissiale qu'une construction étroite et presque en ruines qui achève d'être rendue impropre au culte, par sa situation dans un bas-fond, voisine de l'Ariège dont les grosses eaux ont plus d'une fois amené l'interruption des

5 Registres de délibérations du conseil municipal de Saint-Jean-du-Falga (les plus anciens datent de 1804).

6 fabrique : ensemble des personnes chargées d'administrer les revenus et les dépenses d'une église.

offices divins dans son enceinte, par son insalubrité extrême, qui non seulement est préjudiciable aux fidèles mais rend difficile la conservation convenable des saintes espèces, par son isolement du presbytère et de toute autre habitation qui ne permet pas de la protéger suffisamment contre les voleurs (témoin deux ou trois faits) ce qui gêne considérablement le son de l'autel et la prompte administration des sacrements, qui avait autorisé le curé de la paroisse à célébrer les offices dans une chambre réservée du presbytère, qui oblige enfin de fermer constamment les portes à clef et de laisser le Saint-Sacrement tout le jour sans visite et sans adorateur, l'église doit être nécessairement déplacée ». Texte admirable qui résume tous les griefs accumulés contre le vieux sanctuaire, en forçant le trait très certainement.

Le conseil décide de consulter la population ; une fois encore, c'est le « non » qui l'emporte ! Comme on découvre qu'il y a eu des falsifications de liste pour augmenter le nombre d'opposants, on décide de ne pas tenir compte de l'avis du peuple et de commencer les travaux sans tarder. Ils débutent dès 1884 et se terminent en 1890 à Boufillou, « sur un terrain central, ayant vue dans toutes les directions et dont la sonnerie sera facilement entendue ».

Dans le même temps, on se préoccupe du cimetière. En novembre 1884, on décide de bâtir une clôture afin de le soustraire au regard des indiscrets et pour éviter que les animaux domestiques du voisinage ne viennent y paître ou vagabonder. En 1887, on met en coupe et on vend les peupliers qui s'y trouvaient et on les remplace par des cyprès (ils ont été abattus pendant l'hiver 2013-2014).

L'église tombe peu à peu dans l'oubli, les registres ne l'évoquant désormais que très rarement, dans des situations exceptionnelles ou d'urgence.

Le 8 octobre 1893, le conseil municipal se réunit en séance extraordinaire suite au décès du curé, Raymond Mouychard. Le maire propose qu'il soit enterré dans la nouvelle église en reconnaissance de ses « immenses qualités mises au service de tous les habitants sans exception ». Mais le conseil refuse ! Le bon curé devra se contenter d'une sépulture dans l'ancienne église où une dalle funéraire à son nom est toujours visible.

Le 3 septembre 1910, une nouvelle crue menace église et cimetière.

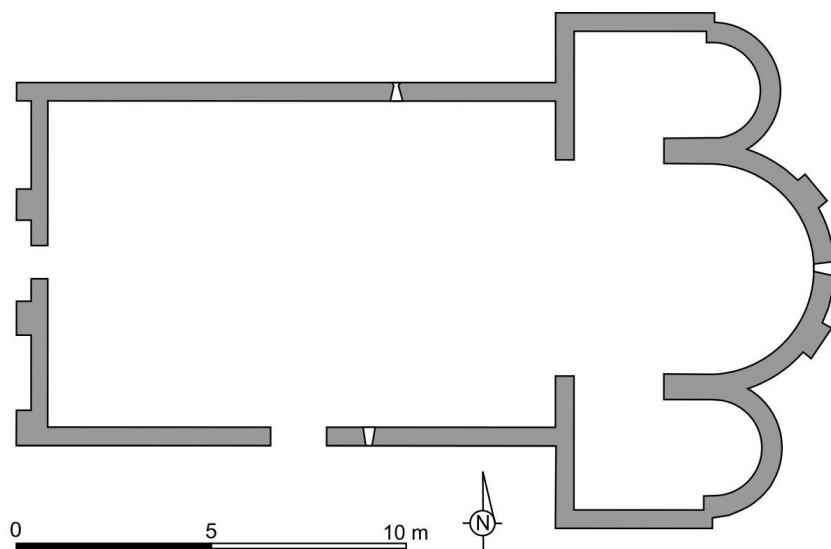
Le 8 mai 1926, le conseil municipal décide de fermer l'église au public car la toiture menace de s'effondrer, conséquence des fortes pluies. C'est alors qu'on la vide de tout son mobilier (chaises, bancs) et de ses ornements (statues, tableaux ; l'un des tableaux est transféré dans la nouvelle église). Désertée, l'église est oubliée. Mais pas totalement, puisque, le 7 novembre 1986, grâce à l'action de son maire, monsieur Beyssi, et du conseil municipal, elle est inscrite à l'inventaire des monuments historiques ; ce classement est suivi de quelques travaux : la toiture est refaite ; le chevet est crépi avec imitation de la pierre, comme on l'avait fait en 1776. Puis, les municipalités successives s'intéressant plus au développement du commerce et de l'artisanat qu'au patrimoine, font de l'ancienne église un entrepôt où l'on entasse dans le plus grand désordre les objets devenus inutiles et

encombrants. Enfin, en 2012, prenant conscience de la valeur patrimoniale de ce bâtiment et de la nécessité de le valoriser, la commune décide de le vider de tout ce qui encombrait l'intérieur et d'organiser visites et expositions, surtout lors des journées européennes du patrimoine.

Voilà donc l'histoire chaotique et parfois incertaine de ce vénérable édifice, passé du statut d'église paroissiale à celui d'église-musée, victime de sa vétusté, de son isolement, mais surtout de sa trop grande proximité avec la rivière dont on a du mal à imaginer aujourd'hui le danger qu'elle représentait alors en période de crues. Les destructions, les reconstructions et les modifications n'ont certes pas altéré son plan, mais elles nous ont donné un bâtiment très original par bien des points. C'est ce que nous allons voir maintenant.

Une architecture originale

Le plan est très simple : la nef forme un rectangle de 12,80 mètres sur 8,70 ; elle se prolonge à l'est par un chevet tripartite composé d'une abside d'axe et de deux absidioles semi-circulaires, les trois surmontées de culs-de-four. L'éclairage de la nef se fait par deux fenêtres étroites, ébrasées et à linteau échancré, placées très haut sur chaque mur latéral ; on ne peut affirmer si elles sont dans leur position d'origine ou si elles ont été remontées lors des travaux qui ont suivi les guerres de Religion. Pour ce qui est du chevet, les fenêtres romanes ont disparu, sauf à l'abside d'axe – mais elle est invisible de l'intérieur –, les autres ayant été sans doute remplacées par de grandes baies rectangulaires, afin de donner plus de lumière à l'intérieur.



Plan de l'église Saint-Jean. Illustration de Daniel Pédoussat.

Le matériau utilisé est modeste : il s'agit, dans la presque totalité, de galets roulés noyés dans un mortier ; matériau abondant, bon marché, matériau de base des édifices civils et religieux de la Basse-Ariège ; modeste sans doute, mais le souci esthétique est évident ; on le voit sur le mur latéral nord où les galets sont disposés en lits suivant la technique de l'«opus spicatum» (du latin « spica » = épi) qui, en plus de la beauté, donne plus de solidité à la construction.



Mur gouttereau nord. Photographie de Daniel Pédoussat.

La pierre de taille existe ; il s'agit d'un grès de belle couleur, allant du jaune au rouge ; elle est réservée aux ouvertures, aux contreforts, à certaines parties basses et aux angles intérieurs et extérieurs. Des briques ont été aussi utilisées au sommet des contreforts ou dans les angles ou même concassées comme dans le mur sud.



Le chevet de l'église Saint-Jean. Photographie de Daniel Pédoussat.

Chaque partie de l'édifice présente un grand intérêt et permet de mieux comprendre l'histoire du bâtiment, à commencer par le chevet qui se dresse à l'est, chevet qui étonne par sa singularité. En effet, on voit bien trois absides semi-circulaires, accolées l'une à l'autre, irrégulières, plus étroites au sommet, deux contreforts à peine saillants, mais aucune trace visible des culs-de-four qui sont à l'intérieur. La raison en est connue : en 1776, on a couvert la nef d'une charpente avec un toit à deux pentes ; ce toit a été prolongé sur l'abside et les absidioles. On a donc modifié profondément le chevet d'origine dans le but de rendre l'entretien des parties hautes plus facile. En fait, on a créé un autre problème : l'absence de gouttière oblige la pluie à ruisseler sur les murs, ce qui entraîne la formation de mousses noires qui dessinent de grandes coulures très inesthétiques.

Le mur latéral nord nous permet d'observer comment l'église a été restaurée après les guerres de Religion. En l'absence de crépi, la limite en oblique entre le mur d'origine – les parties basses – et les parties restaurées car démolies apparaît nettement ; l'angle de l'absidiole comprend lui-aussi deux parties : les pierres de taille, posées en besace, appartiennent à l'église primitive ; par contre, les briques sommitales ont été posées au XVII^e siècle, la brique étant moins onéreuse que la pierre de taille. On voit là que l'église n'avait pas été rasée, mais « seulement » détruite dans ses parties hautes. Une porte basse, en arc en plein cintre et en pierre de taille, a été obturée ; rien ne permet de la dater. Sous le toit, une génoise à trois rangs a été installée au XVII^e siècle ; elle forme un bel élément décoratif.

Au couchant, on trouve un clocher-mur comme il en existe beaucoup en Ariège. Les matériaux sont composites : la pierre de taille dans les parties basses

et les quatre contreforts, les galets dans les parties hautes, les briques au sommet des contreforts. Une porte basse, semblable à celle du nord, a été obturée, d'après les textes, vers 1776-1780 ; elle aurait été jusque-là la porte d'entrée de l'édifice ce dont nous doutons au vu de sa petitesse et de son orientation plein ouest. Au sommet du pignon, un modeste clocher en briques est très endommagé.

Le mur latéral sud est, lui-aussi, bien dégradé. Fait en galets, comme les autres murs de l'église, il a été crépi en 1776, mais le crépi a sauté sur plus du tiers de la surface. Un cadran solaire, une fenêtre haute, un génois à trois rangs agrémentent cette façade. La porte d'entrée, en assez mauvais état, daterait de la fin du XVIII^e siècle.

Cette porte permet d'accéder directement à la nef. Le sol est couvert de briques carrées disjointes ; les boiseries, les bancs, les tentures, tout a disparu de l'ancien lieu de culte, sauf une niche en plâtre à gauche du chœur qui devait contenir une statue de la Vierge ; elle est surmontée des lettres « AM » entremêlées. Dès l'abord, on est frappé par la hauteur des murs couverts par une charpente apparente. Les murs étaient crépis, mais le crépi a été bûché sur presque toute la hauteur laissant apparents les galets. Sur la gauche, au sol, on aperçoit la base de la tribune bâtie en 1761. On voit aussi les deux portes qui ont été obturées. Celle du sud abritait les fonds baptismaux ; des traces de décor peint sont visibles, sans que l'on puisse en donner ni thème ni date. Un autre fait notable, c'est l'absence totale de décor sculpté ou de colonne, à l'inverse du Mas Vieux de Caillou, preuve que la paroisse était peu fortunée ; par contre, une corniche en pierre taillée permet de passer des murs aux demi-coupoles. On accède au chœur par une marche. En son centre ainsi que dans l'absidiole nord est situé un autel en marbre ; datant du XIX^e siècle, il proviendrait d'une église désaffectée de notre département. Devant l'autel, la pierre tombale est celle de l'abbé Mouychard, que le conseil municipal refusa d'inhumer dans la nouvelle église. On peut lire l'épithaphe suivante : « Ici repose, attendant la résurrection, le corps de celui qui fut Raymond Mouychard, curé de Saint-Jean-du-Falga, décédé le 1^{er} octobre 1893 à l'âge de 76 ans. Il fut aimé de Dieu et des hommes ; sa mémoire est en bénédiction ».

Le bon curé n'eut pas droit à la nouvelle église ; mais il n'a, si l'on peut dire familièrement, pas perdu au change car, au-dessus de lui, dans l'abside centrale, apparaît Dieu lui-même au moment de la Résurrection, sujet principal du magnifique décor qui orne le chœur, décor que nous allons évoquer maintenant.

Un décor exceptionnel

C'est dans la deuxième moitié du XVII^e siècle que le chœur a reçu un remarquable décor peint relativement bien conservé⁷. Si le nom du peintre est connu, Jean Soum, la date est peu lisible (1657 ou 1697).

7 Sylvie Decottignies-Tchinkati. *Les peintures monumentales du XI^e au XVII^e siècle en Ariège*. Toulouse, Accord édition, ministère de la Culture, DRAC Midi-Pyrénées, 2004, 95 p.



Le décor du chœur. Photographie de Daniel Pédoussat.

Techniquement, il s'agit d'une peinture à la détrempe sur enduit de mortier de chaux. Cette technique, appelée aussi « tempera » et différente de la fresque, était connue dès l'Antiquité ; elle consistait à « détremper » les couleurs, c'est-à-dire à les délayer dans de l'eau mélangée à de la colle ; ce procédé permettait aux couleurs de ne pas se dégrader.

Quel est le thème ? Il s'agit de l'apparition de Dieu le Père lors du Jugement Dernier. Et cette apparition doit frapper les esprits car Dieu apparaît de façon quasi théâtrale.

Le mur du chœur porte en effet un rideau rouge relevé par des embrasses ; sous la charpente, un encadrement de bois est découpé en festons ; il est décoré par de beaux rinceaux de feuillage alternativement ocre, rouge et bleu ; sous le rideau, l'arc est décoré de fleurons perlés.

Au cul-de-four, un grand médaillon circulaire au centre duquel Dieu se tient debout, les bras tendus en signe d'accueil ; il sort de nuages cotonneux qu'il semble écarter. Picturalement, on ne peut parler de chef-d'œuvre ; le corps est raide et le visage à la limite du grotesque. On peut s'interroger : s'agit-il de l'œuvre d'origine ou y a-t-il eu des reprises postérieures ? Tout autour, l'espace est divisé en carrés séparés par des croix formées par quatre tulipes ; en leur centre, des chardons stylisés forment aussi une croix.

L'arc du cul-de-four porte un décor de fausse pierre mouchetée imitant le marbre. Plaqué sur cet arc, un cintre en bois peint en noir est décoré d'un motif de passementerie.

La voûte du chœur est sans doute la partie la plus réussie : elle porte un faux-plafond à caissons formé de trente-six carrés décorés de têtes d'anges et de motifs végétaux inspirés du chardon ; les anges sont tournés vers le nord ou vers le sud ; ils reposent sur leurs ailes repliées et, fait curieux, ils louchent, ayant un œil plus bas que l'autre. Autour de ce plafond, courent un ruban cassé et une agate.



Le plafond à caissons. Photographie de Daniel Pédoussat.

L'arc triomphal porte des rinceaux végétaux ; en son centre, dans un cartouche, le nom du peintre et la date de réalisation.

Le décor se poursuit sur le mur de la nef, sous le grand rideau : à droite, très dégradée, on reconnaît une « Vierge des sept Douleurs », le cœur transpercé par sept épées ; à gauche, un personnage mutilé que l'on ne peut identifier ; peut-être s'agit-il de saint Jean ?

Voilà donc une œuvre originale, unique même, qui nous permet de rendre hommage à un peintre ariégeois de grande valeur, mais dont on ignore tout sauf le nom, les registres paroissiaux de Verdun, en Haute-Ariège, ayant disparu lors de la grande inondation de 1875.



La Vierge des sept Douleurs. Photographie de Daniel Pédoussat.

De grande valeur car, hormis le visage même de Dieu, que l'on peut trouver naïf et maladroit – on pense qu'il y a eu une reprise –, on peut affirmer que le peintre a bien maîtrisé son sujet et bien utilisé l'espace qui lui était dévolu : le rideau, les anges intercesseurs, l'apparition de Dieu, tout cela forme un ensemble vraiment cohérent.

En outre, en plus de son intérêt pictural, cette œuvre nous apporte des informations très intéressantes sur l'époque où elle a été réalisée et sur les motivations des fidèles qui l'ont commandée : la deuxième moitié du XVII^e siècle voit s'épanouir l'art baroque, qui se développe en parallèle avec l'art classique. Le baroque est caractérisé par la vie, le mouvement, la théâtralité, les couleurs chaudes ; et c'est bien le cas ici, avec ce décor de théâtre et ce Dieu qui sort des nuées, mais aussi avec l'organisation même de l'espace où tout est peint, aucun espace du décor n'étant laissé vide.



Dieu le Père. Photographie de Daniel Pédoussat.

On peut aussi s'attarder sur l'image que l'on veut donner de Dieu. Ici, Dieu n'est pas sévère, menaçant, vengeur comme on peut le voir dans certaines mosaïques byzantines ; au contraire, c'est un Dieu bon, souriant, qui ouvre ses bras pour accueillir ses enfants comme le ferait un père. Et les anges et les angelots, si fréquents dans les retables ariégeois, sont présents ici aussi ; ils attestent que l'Église, qui a réussi à survivre aux guerres de Religion, est désormais proche des fidèles, souriante, apaisée, confiante dans son avenir.



Détail du plafond : angelots et fleurs. Photographie de Daniel Pédoussat.

Le troisième intérêt réside dans la « grammaire décorative ». Dans ce domaine, Jean Soum n'a rien bouleversé : les rinceaux, les rubans cassés, les caissons viennent de l'époque romane. Le peintre les connaissait, comme les connaissaient les autres peintres qui ont alors décoré les églises d'Ariège. Quand on admire les plafonds à caissons de Galey, de Vic d'Oust ou de la Bastide-de-Besplas, on ne manque pas de retrouver les mêmes thèmes floraux, mais aussi les mêmes angelots. Et c'est d'ailleurs en comparant ces angelots que l'on a pu affirmer⁸ que Jean Soum avait sans doute laissé d'autres témoignages de son talent ; tout d'abord à Leychert, dans l'église Sainte-Anne, où les peintures, cachées sous un enduit, ont été découvertes en 1965, mais ont subi par la suite une restauration « sauvage » ; mais aussi à Péréilhe, dans l'église Saint-Vincent, où, là encore, des repeints ont sans doute dénaturé l'œuvre initiale. De toutes les façons, la comparaison entre ces trois églises montre la supériorité de Saint-Jean-du-Falga dont le décor est le plus complexe, le plus authentique et le plus abouti.

⁸ Josette Boulhaut, Jacques Boulhaut. « Décors peints au XVII^e siècle dans quelques églises d'Ariège ». In : *Pyrénées ariégeoises*, Foix, Société ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts, 1983, p. 117-133.

Il n'est pas inutile, nous semble-t-il, de rappeler l'origine de cette floraison de décors peints en Ariège. Elle doit sans doute être mise en rapport avec les instructions du Concile de Trente et, surtout, avec celles des évêques chargés de les faire appliquer⁹. Les visites d'évêques dans les paroisses étaient des événements considérables. Elles étaient, en premier, l'occasion de confirmations massives, enfants et adultes réunis. Elles étaient aussi l'occasion de faire des remontrances aux curés qui ne remplissaient pas correctement leur ministère. Ainsi, en 1652, François de Caulet accuse le curé de Saint-Jean de négliger sa fonction qui est de baptiser les nouveau-nés et d'administrer les mourants. Elles permettaient enfin d'inspecter les bâtiments afin de traquer les superstitions et d'inciter prêtres et fidèles à bien décorer leurs églises, comme l'avait demandé le Concile. On est alors dans la continuité du mouvement de rénovation de l'Église appelé « Contre-Réforme ». On sait qu'Henri de Sponde (1626-1649) visita 39 églises, François de Caulet (1645-1680) 81 et Jean-Baptiste de Verthamon (1693-1736) 88. Les magnifiques décors peints que nous voyons aujourd'hui ont sans doute répondu à leurs demandes.

Conclusion

Une histoire mouvementée, une architecture originale, un décor remarquable, l'église Saint-Jean doit retenir notre attention, d'autant que des interrogations subsistent, surtout quant à ses origines pré-romanes ou romanes. Y avait-il au départ une charpente ou une voûte ? Où étaient placées les fenêtres sur les murs latéraux ? Qui était ce fameux Jean Soum dont nous ne connaissons que le nom ? Autant de questions que les recherches futures permettront peut-être d'élucider.

Longtemps transformée en entrepôt municipal, elle a été débarrassée des objets qui l'encombraient, la commune ayant pris conscience de sa valeur patrimoniale. Cependant, le bâtiment mérite davantage : remonter le clocheton, nettoyer et ravalier l'abside et le mur méridional changeraient totalement l'aspect de cet édifice classé monument historique ne l'oublions pas, et lui rendraient un peu de son lustre d'antan. Bien sûr, cela représenterait un coût pour la commune. Mais rappelons simplement que c'est là son plus bel ensemble architectural et que, plus généralement, investir dans le patrimoine, c'est investir pour l'avenir.

9 Boulhaut (Josette). « Les églises du diocèse de Pamiers au XVII^e et au XVIII^e siècles ». Bulletin de la Société ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts, t. XXVI, 1970-71, p. 49-68.